

Le lieu d'être

Autor(en): **Zeller, Francis**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **106 (2003)**

PDF erstellt am: **25.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-685031>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le lieu d'être

Francis Zeller

C'est ici le lieu natal, le lieu essentiel, fondamental. Celui du début et de la fin, le lieu révélé. En aura-t-il pris des chemins qui ne menaient nulle part, par le souci, l'impérieux souci d'aboutir à une identification ? Il y a ce que l'on reçoit et il y a ce que l'on donne. Était-ce en ce désert, là-bas, qu'il perdit son temps, qui enflamma sa soif, mordu au cœur des villes étrangères par le petit souci d'être, mais à quoi bon, on ne devient fatalement que ce que l'on est.

Cet âpre duel inégal, cette force dans la faiblesse, tout de même guidé en son sort éperdu.

Etions-nous avril ou septembre, octobre peut-être, mais il n'y avait plus, dans ce désordre, de dénomination des jours et des mois ; il ne restait plus, pour exister, qu'un vieux fond de gourde à boire, qu'une assiette où mesurer la faim, la misère, la famine, l'abandon de Dieu, la morsure, l'état de fait des lieux, toutes choses mal comprises, et qui étaient vaines, d'une laideur à apeurer les enfants. Et il dut prendre le devoir, encore enfant, pour faire croire qu'on a de la vertu ; mais c'était le devoir de partir, et il s'en alla, voyageur insulté de doutes pour voir si les hommes étaient des justes ou des imbéciles à ne pas prendre garde à eux.

Il fallait partir alors, et par un matin frileux, il prit le train ; oui, voir, mais qu'avait-il donc de gloire à cueillir des fruits étrangers pour éteindre des soifs étrangères ; et même, il perdit jusqu'à son nom, n'ayant cependant pas l'audace de se faire vivant, accroché au mérite d'être, avec son peu de foi et ses gestes de saltimbanque ahuri. Une espèce d'audace pathétique pour ne rien récolter, il avait déjà le cœur lourd, et l'âme, l'esprit fait de petites choses incongrues, et il allait son chemin vaille que vaille, sans amis et sans témoins autres que des êtres de passage, des ferveurs que le diable lui-même reconnaît, une petite science de vivre qui ne lui valait que des tracasseries, de la souffrance. Mais il allait tout de même, avec un acharnement méritoire.

Il revint un soir de Noël, et tout lui sembla petit, de mesures restreintes et modestes, et à peine une raison de pauvre, une nature incertaine, l'accueilleraient. Et c'était trop peu pour son orgueil et trop pour son inquiétude, son humilité d'homme démuné de tout et qui regardait la montagne, au matin revenu, par de lents regards, par des élans de

curiosités enfantines, qui lui désignaient comme sien ce lieu d'aboutissement de ses périples. Il serait toujours de là, même pauvre, même étranger, il est des liens que rien au monde ne rompt.

En ce sort d'onirisme, de lyrisme, il ne mesurait pas sa peine, il voulait devenir; que devient-on quand on a le chagrin pour demeure, l'angoisse pour entreprise, et la légèreté pour jugement? Il aurait fallu peut-être commencer par dire merci, pour ces choses qui ne s'oublient pas. Où est le lieu, est-il ici, est-il là, est-on assez nourri par ce dont on a été édifié? Le fait de payer n'est pas le fait de rendre, il y a des destins qui ne sont pas faits d'oubli.

Ô terres nues et avarès, ô petite patrie, ô beautés des ciels mélancoliques jurassiens, j'ai rêvé de vous dans mon exil, et j'ai été blessé du sort qui a fait de moi un étranger; j'étais parti et je suis revenu, on ne compte bien sa peine qu'entre les larmes de la joie. Il n'y a de beautés à voir peut-être que dans sa terre natale, quand elle chante sous juillet ou qu'elle donne le gel en hiver.

Les mots sont précieux lorsqu'ils sont amis, et ils deviennent plus précieux encore quand ce sont des amis qui les prononcent.

Demeure vigilante, petite patrie, veille sur ta vertu et tes sentiments, d'autres qui sont blagueurs n'en ont pas autant; préserve ta foi, et le ciel en tiendra compte, c'est sur les épaules des justes que repose tout le poids de la guerre. Veille, petite patrie, veille avec amitié, et Dieu qui est bon donnera à ceux qui sont pauvres, à ceux qui sont riches; pourquoi cherche-t-on de la moralité aux choses d'ici-bas? Donne, patrie, le courage à tes enfants, il leur en faudra pour aborder l'inconnu du sort.

Ciel, terre, horizons, je vous ai chéris avec la puissance des larmes quand, à mon retour, je vous dévisageais. Elles ne tariront plus, les sources, l'eau vive qu'on y boit, quand mai est là et qu'il donne les promesses de l'été à ceux qui sont tristes comme à ceux qui sont joyeux. Et cette odeur des résineux et du foin coupé, en été, quand la saison se fait, et que tout est nommé. C'est une rémission que cet air que l'on respire, cette faveur que d'être là, d'accompagner les hommes sur leur parcours terrestre.



Il faudrait des ramasseurs d'idées, leurs gestes pareils à ceux des glaneuses qu'on voyait autrefois penchées sur le sol et qui étaient contentes, qui remerciaient le ciel, en leurs courageuses récoltes; il devrait exister des ramasseurs d'idées, on a tant besoin des justes sur la terre, et ce qui est d'hier et de demain se fera aujourd'hui, en de riches clairs de lune. Il faudrait la bonne volonté des poètes, des hymnes pour chanter et dire des hommes les travaux, l'âpre labeur des paysans; et aussi l'âpre

sueur des usines où l'homme ordinaire, le vassal, l'ouvrier ne reçoit pas exactement son dû.

Chante terre ! chante le mérite des hommes, ceux qui entreprennent et ceux qui ne reculent pas devant la tâche ; chante, ô patrie, l'inaltérable engagement de ceux qui donnent avant de prendre. Il semblerait, et c'est une certitude de témoin, que l'homme le plus pauvre est celui auquel on a volé ses racines. Mais peut-être est-ce la dernière illusion que de croire que l'on n'a plus d'illusions ? Voilà, aimer vaut mieux que haïr, et donner vaut mieux que prendre. Et puis, comme c'est bête, on est fait de questions dont on n'a pas la réponse, et l'on entre alors dans la tragédie de vivre.

Francis Zeller (Bienne) a écrit plusieurs livres parmi lesquels : La solitude du héros, Le cœur hanté, Une fenêtre sous la lune, Les petites heures pensives.

